

ACTES SUD junior

NADIA GORALSKI

MAMADOU ALIOU DIALLO



**MAINTENANT
JE VAIS
RACONTER**

www.actes-sud-junior.fr

Éditrice : Isabelle Péhourticq assistée de Noémie Seux-Sorek

Directeur de création : Kamy Pakdel

Conception graphique : Christelle Grossin

Maquette : Cathy Fantini

Photographie : Le DL/Christophe AGOSTINIS

© Actes Sud, 2019 – ISBN 978-2-330-12573-8

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

MAINTENANT
JE VAIS
RACONTER

MAMADOU
ALIOU DIALLO
ET NADIA
GORALSKI

Note de l'éditeur : L'histoire vraie que vous allez lire a été recueillie oralement, retranscrite par Nadia Goralski et adaptée de manière à rester au plus près de la voix de Mamadou Aliou Diallo, des mots qu'il a choisis et des sentiments qu'il a voulu exprimer. Le style est simple et peut paraître maladroit ; le récit, pensons-nous, n'en est que plus émouvant...

PROLOGUE

La première fois que j'ai vu Mamadou, c'était un matin de printemps où je travaillais dans le jardin. Il était accompagné de Maëva, une jeune femme qui remplissait à elle seule le rôle de "famille d'accueil". Elle m'a expliqué que ce jeune réfugié guinéen de seize ans avait besoin de cours de français car il n'était jamais allé à l'école.

C'est ainsi qu'a commencé notre belle aventure.

Un jour il m'a apporté un texte. Son professeur de collège avait, en effet, fait travailler la classe sur le thème de l'exil. Mamadou y avait livré quelques images traumatisantes de son long périple et ses premières impressions à son arrivée en France. C'est Maëva qui a retranscrit ce témoignage.

"Je vous salue vous tous.

Aujourd'hui je vais vous expliquer tous les enfants qui sont venus en France qui ont passé par la Méditerranée.

Pourquoi ils sont partis de chez eux ? On est venus parce qu'on n'avait pas le choix. Personne

n'aimerait quitter sa famille, ses amis. On est partis pour avoir une belle vie.

Imaginez-vous dans un autre pays, tu connais pas la nourriture, tu connais mal la langue.

Dans mon pays d'abord en Guinée, beaucoup de gens sont en difficulté, leurs parents sont pauvres. Même avec les études ils ne peuvent pas travailler, certains ne peuvent pas aller à l'école. Ils n'arrivent même pas à acheter à manger alors ils décident de quitter leur pays pour vivre mieux.

Pendant mon voyage, j'ai vu plein de gens morts dans l'eau, il y a plein de femmes qui sont violées, plein d'enfants qui sont morts au bord de la route.

En France tu arrives, tu expliques ta situation, ils ne te regardent pas, ils ne te croient pas, ils te demandent ton papier d'identité, ils te mettent dehors, tu as peur de mourir, tu n'as pas le papier qu'ils veulent.”

Ce texte m'a émue. J'ai donc demandé à la revue *Carnets du Ventoux*, qui publiait à ce moment-là un article sur notre collectif Réfugiés du Vaucluse¹, d'y joindre ce témoignage. Quand Mamadou l'a vu, écrit sur papier glacé dans cette belle revue, il a littéralement explosé de bonheur, et a dit : “Maintenant, je vais raconter.”

J'ai été sa plume. Voici son récit :

1. *Carnets du Ventoux* n° 97, Esprit des lieux.

EN GUINÉE

J'ai quitté mon pays en 2008.

Mon père a eu beaucoup de problèmes avec sa famille. Il était vendeur d'habits. Ma mère s'occupait de nous à la maison, c'est elle qui préparait à manger.

Depuis que je suis petit, j'ai toujours voulu aller à l'école, mais ça n'a pas été possible. En Afrique, si tes parents ne sont pas riches, c'est difficile. Chaque mois ils doivent déjà payer le loyer, et l'école, c'est payant. Chaque fois que mes copains passaient devant chez nous pour aller à l'école, je les regardais, mais leurs parents et les miens n'avaient pas les mêmes capacités. J'avais mal dans mon cœur, et je pleurais quelquefois. Quand ma mère me voyait comme ça, elle me demandait ce qui n'allait pas, mais je ne disais pas la vérité parce que si je l'avais fait, elle aurait eu de la peine. J'inventais, je lui disais : "J'ai mal au ventre."

Quand mes copains venaient me chercher pour jouer au foot, ils racontaient ce qu'ils faisaient pendant les cours, les profs qui étaient bien, ceux qui demandaient de l'argent, et moi,

je n'avais rien à raconter, sauf que j'étais allé avec mon père vendre des habits, ou que j'avais aidé ma mère.

Quelquefois, les copains me posaient la question : "Pourquoi tu ne peux pas aller à l'école ?"

Et je répondais : "J'aimerais bien, mais pour le moment ce n'est pas possible."

Les problèmes d'argent, c'est dur d'en parler, tu as peur qu'on se moque de toi.

Un jour, alors que j'étais dehors, j'ai vu passer mes copains qui allaient à l'école et je me suis mis à pleurer ; ma mère aussi était là, je ne l'avais pas vue. Elle m'a dit : "Dis-moi la vérité, pourquoi tu pleures ? Je suis ta mère !"

Alors j'ai dit la vérité : "Je ne suis pas content de rester à la maison, je vois mes copains partir à l'école, et moi, je reste à la maison."

Elle a compris et m'a raconté son histoire : "Quand j'étais petite, mes parents avaient un peu d'argent, ils étaient connus, ils avaient une grande maison ; j'allais à l'école, et les profs demandaient qu'on les paie. Si tu étais riche, ils venaient à côté de toi, ils t'expliquaient le cours pour que tu comprennes ; si tes parents étaient pauvres, quand tu posais des questions parce que tu n'avais pas compris, ils te disaient devant tout le monde : « Tu n'as pas un bon cerveau ! » Les enfants de riches qui ne travaillaient pas très bien passaient dans la classe du dessus parce que leurs parents donnaient